



HAL
open science

Figures de Jean Cayrol au miroir de ses épigones (1947-2000)

Isabelle Charpentier

► **To cite this version:**

Isabelle Charpentier. Figures de Jean Cayrol au miroir de ses épigones (1947-2000). Gérard Mauger. Droits d'entrée. Modalités et conditions d'accès aux univers artistiques, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, pp.175-190, 2006, 2735111288. hal-03689009

HAL Id: hal-03689009

<https://hal-u-picardie.archives-ouvertes.fr/hal-03689009>

Submitted on 14 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives | 4.0
International License

Article paru dans : Mauger (Gérard) [dir.], *Droits d'entrée. Modalités et conditions d'accès aux univers artistiques*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2006, pp. 175-190.

Figures de Jean Cayrol au miroir de ses épigones (1947 - 2000)¹

**Par Isabelle CHARPENTIER
(Université de Versailles – Saint-Quentin-en-Yvelines –
CARPO & CSE)**

Dans les années 1950-1960, les Éditions du Seuil occupent une position singulière dans le champ éditorial : d'une part, la maison d'édition où se côtoient des produits destinés au « grand public » et d'autres réservés à un public restreint, connaît une expansion rapide ; d'autre part, son accumulation progressive de capital symbolique repose sur une stratégie « moderniste » de prise de risques (mesurés) : se donnant pour objectif de découvrir de jeunes auteurs « de talent », elle publie beaucoup de premiers romans.

Mais s'il est vrai que les Éditions du Seuil, dominées par la figure de leur directeur littéraire Jean Cayrol, publient de jeunes auteurs, elles se démarquent d'un autre pôle phare du champ littéraire de l'époque - les Éditions de Minuit - en excluant les ouvrages marqués par le « Nouveau Roman ».

Au travers des figures de Jean Cayrol et des auteurs qu'il soutient (et qui le soutiennent), on se propose d'étudier les conditions et les modalités de l'accès à la position d'« écrivain », au sens d'auteur publié, mais aussi et surtout reconnu par ses pairs.

Le culte enchanté du « grand éditeur »

Résolument engagé dans la lutte stratégique contre le « *terrorisme* » - l'expression est d'Erik Orsenna (cf. *infra*) - que le « Nouveau Roman » (mouvement indistinctement esthétique et politique) intimement lié aux Editions de Minuit ferait régner dans le champ littéraire des années 1950-1960, Jean Cayrol s'est fait une spécialité tout à la fois de « découvrir », « autoriser » à écrire, reconnaître et promouvoir des auteurs dont la jeunesse et les trajectoires sociales (et les caractéristiques spécifiques, notamment scolaires et culturelles, qui y sont attachées) les distinguent de ce mouvement. Ils sont d'abord moins titrés académiquement et/ou dotés de titres moins légitimes dans le champ littéraire : aucun n'est normalien ou agrégé, la plupart n'ont pas suivi de cursus universitaire en philosophie ni même en lettres ; marqués par l'héritage

1 Je remercie chaleureusement Boris Gobille, Patrick Lehingue, Frédérique Matonti, Bernard Pudal et Fabrice Thumerel pour leurs lectures attentives et stimulantes des premières versions de ce texte, ainsi que tous les membres du séminaire « Droits d'entrée » CSE - EHESS qui ont permis de l'améliorer par leurs remarques critiques, en particulier Gérard Mauger, Claude Fossé-Poliak et Sylvie Ducas.

(grand-)bourgeois de leurs origines familiales², souvent provinciaux ou banlieusards, ils se sont plutôt orientés vers des cursus universitaires - qu'ils n'ont pas forcément menés à terme - dans des écoles de commerce, des filières juridiques ou économiques dans des établissements de province, l'Institut d'Études Politiques de Paris. N'entretenant pas les mêmes rapports à l'univers lettré que les « nouveaux romanciers », leur entrée dans la carrière littéraire marque souvent une rupture biographique, professionnelle - Claude Durand (cf. *infra*) - et/ou parfois familiale - Philippe Sollers (cf. *infra*). Leur humeur anti-institutionnelle comme leurs productions littéraires les éloignent à la fois des préoccupations politiques de la littérature « engagée » (sur le modèle sartrien) et des préoccupations esthétiques - qui traduisent aussi des « refus » de nature plus politique - des épigones du mouvement d'avant-garde³ : les thématiques « classiques » de leurs romans « psychologiques » (*i.e.* caractérisés par le déni du « social ») sont servies par une narration et un style plus « traditionnels » (ils « racontent des histoires », avec des personnages, dans un récit « structuré », même s'il peut prendre des formes particulières). Faute de capitaux valorisés dans l'espace littéraire de l'époque, ces « outsiders » qui n'en ont pas moins des prétentions intellectuelles, cherchent à faire valoir et à actualiser les ressources⁴ moins « nobles » dont ils disposent, même s'ils éprouvent les plus grandes difficultés, dans ce contexte, à trouver un éditeur « compréhensif ». Successivement, Philippe Sollers, Didier Decoin, Michel Braudeau, Erik Orsenna ou encore Jean-Marc Roberts vont rencontrer les attentes de Jean Cayrol, trouver chez lui écoute attentive et écho « intéressé », et bénéficier *in fine* d'une conjoncture favorable (même si près de vingt ans séparent les premiers « recrutements » des derniers). Comment rendre compte de ces rencontres, de ces improbables collusions conjoncturelles de fragilités ?

Né en 1945 en banlieue parisienne, d'un père cinéaste, vivant actuellement en Normandie, Didier Decoin effectue sa scolarité secondaire au lycée privé

² Cette origine sociale (la plupart des « protégés » de Jean Cayrol sont fils d'ingénieurs, d'industriels, de directeurs de sociétés ou d'« hommes d'affaires » : cf. *infra*) les éloigne des « nouveaux romanciers », plutôt originaires de fractions intellectuelles, où le capital culturel domine très largement le capital économique : nombre d'entre eux sont ainsi fils ou filles d'enseignants (universitaires, instituteurs, professeurs du secondaire).

³ Apparus après la seconde guerre mondiale, constitués en « groupe », voire en « école » (« l'école du regard ») par la critique, les « nouveaux romanciers » partagent davantage un ensemble de « refus » distinctifs qu'à proprement parler des positions strictement esthétiques : refus du personnage, refus et déconstruction du récit au sens traditionnel, de la trame « classique » du roman, mais aussi et surtout refus de la « littérature engagée », ce qui ne veut pas dire absence d'engagement, comme en témoignent les prises de position des Éditions de Minuit lors de la guerre d'Algérie, mais bien plutôt refus du modèle sartrien d'engagement. Anne Simonin montre bien que « *c'est [...] à l'imbrication de la littérature et du politique à leur catalogue que [les Éditions de Minuit] doivent la conquête d'une position d'avant-garde dans le monde éditorial français, et conséquemment que le mouvement littéraire qu'elles promeuvent, le Nouveau Roman, s'impose comme la modernité littéraire dans la France du début des années 60. (...) C'est [...] parce qu'elle mêle subversion politique et révolution romanesque que la stratégie éditoriale des Éditions de Minuit est d'avant-garde* ». (« La littérature saisie par l'histoire. Nouveau roman et guerre d'Algérie aux Éditions de Minuit », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°111-112, mars 1996, p. 61 et 68). Du même auteur, voir *Les Éditions de Minuit 1942-1955 : le devoir d'insoumission*, Paris, IMEC Éditions, 1994.

⁴ Socialisés, pour la plupart, dans des écoles du pouvoir (politique et/ou économique), tout se passe comme si le champ littéraire en général, et le champ éditorial en particulier, permettaient aux protégés de Jean Cayrol d'actualiser des dispositions à l'exercice du pouvoir : il est remarquable en effet que la plupart d'entre eux mèneront de front une carrière d'écrivain et de responsables dans le monde de l'édition (Claude Durand, Philippe Sollers, Erik Orsenna, Michel Braudeau) et/ou dans les instances de consécration littéraire (Didier Decoin).

Sainte-Croix-de-Neuilly et obtient le baccalauréat. Journaliste à *France-Soir*, au *Figaro*, à *VSD* et aux *Nouvelles littéraires* (1964-1981), il est aussi réalisateur à Europe 1 (1969-1972), avant de se consacrer à une triple carrière de réalisateur de fictions pour la télévision, de scénariste pour la télévision et le cinéma et d'écrivain (romancier et essayiste, il écrit aussi pour le théâtre). Il dirige pendant deux ans et demi la fiction sur France 2. Découvert par Jean Cayrol en 1963, il n'a jamais quitté les Éditions du Seuil. Lauréat du Prix Goncourt en 1977, président à deux reprises de la Société des Gens de Lettres, il est aussi, depuis 1995, Secrétaire général de l'Académie Goncourt, poste auparavant occupé par... Jean Cayrol, appelé à l'honorariat.

Né en 1946 à Niort, fils d'un ingénieur devenu directeur de sociétés, Michel Braudeau effectue sa scolarité secondaire au lycée Carnot, avant d'entamer des études de Lettres à l'Université de Nanterre et d'obtenir une licence. Titulaire d'une maîtrise de linguistique générale, qui lui permet de se rapprocher des membres du groupe Tel Quel (il traduit pour le compte de la revue des ouvrages de linguistique et de psychanalyse - antipsychiatrie), il est aussi diplômé de l'Institut d'Études Politiques de Paris. En 1971, Jean Cayrol le fait entrer comme assistant d'édition au Seuil, où il occupe dès 1977 des fonctions de conseiller littéraire. Il entame parallèlement une carrière de journaliste à *L'Express* (1977-1985), avant d'occuper le poste de chef-adjoint du service culturel du journal *Le Monde*. Il y tient ensuite pendant huit ans la chronique « Le Feuilleton littéraire », avant de se convertir, toujours pour le même quotidien, au « grand reportage ». En janvier 1999, il prend chez Gallimard la tête de la *Nouvelle Revue Française* et inaugure, pour les quatre-vingt-dix ans de l'ex-mensuel (la *NRF* ne paraît plus désormais que quatre fois par an) une nouvelle formule, après plusieurs mois d'interruption de parution. Le premier roman de Michel Braudeau a été publié en 1966 aux Éditions du Seuil, avant que l'écrivain ne rejoigne Gallimard. Distingué comme d'autres membres du « groupe » Cayrol par le Médicis en 1985 (prix dont il est lui-même devenu juré), il n'a pas abandonné complètement sa carrière littéraire, mais produit peu.

À l'instar de celle des autres « apôtres » de Jean Cayrol, la trajectoire de Claude Durand est révélatrice : né en 1938 en banlieue parisienne, fils d'un comptable, militant mendésiste, il entre à l'École normale d'instituteurs de Versailles à la faveur du premier concours, réservé aux non-bacheliers. Mais il exercera peu le métier d'instituteur : découvert par Jean Flamand, cofondateur du Seuil, et par Jean Cayrol en 1965, qui édite son premier texte dans la revue *Écrire*, puis publie son premier roman et le fait immédiatement entrer comme assistant puis conseiller littéraire dans les départements hispanophone et russe aux Éditions du Seuil ; il lance en 1968 la collection « Combats », « pour donner la parole à ceux qui se battaient », notamment en Amérique du Sud ; il demeure au Seuil jusqu'en 1979, date à laquelle il prend les fonctions de directeur général des Éditions Grasset. Sa carrière éditoriale progresse ensuite très rapidement, puisqu'il est nommé un an plus tard Président-Directeur Général de la Librairie Arthème Fayard, où il traduit et publie notamment Gabriel Garcia Marquez, alors confidentiel, et où il devient l'agent français de Soljenitsyne, deux auteurs rencontrés alors qu'il était encore au Seuil. Mais cette progression éditoriale s'est faite au détriment de sa carrière littéraire, vite mise entre parenthèses.

Né en 1954 dans le seizième arrondissement de Paris, d'un père américain « homme d'affaires » et d'une mère d'origine italienne, ancienne actrice de cabaret et de théâtre, reconvertie en professeur de comédie, Jean-Marc Roberts n'est titulaire, à l'issue de sa scolarité secondaire effectuée au lycée Chaptal à Paris, d'aucun diplôme. Conseiller littéraire aux Éditions Julliard (1974-1977), il rencontre Jean Cayrol en 1972, qui publie son premier roman (Jean-Marc Roberts a alors 17 ans), distingué en 1973 par le Prix Fénelon. En 1977, Jean Cayrol le fait entrer aux Éditions du Seuil, où il devient conseiller littéraire et membre du comité éditorial ; à partir de 1985, il dirige la collection « Points Roman ». Parallèlement à ses fonctions éditoriales et à son activité d'écrivain pour lesquelles il obtient en 1979 le Prix Renaudot, Jean-Marc Roberts est aussi depuis 1981 scénariste pour le cinéma. En 1993, il quitte le Seuil pour un poste de directeur littéraire aux Éditions Fayard, où il devient responsable de la littérature française. Quittant l'employeur, il quitte aussi l'éditeur pour Grasset. En 1998, il entre

en tant que directeur littéraire chez Stock, où il s'occupe notamment de la carrière de Christine Angot.

Né en 1947 dans le seizième arrondissement de Paris, Erik Orsenna, petit-fils d'ingénieur, est le fils d'une directrice de sociétés et d'un ingénieur de l'École Centrale d'Électronique de Paris, devenu directeur de société aéronautique. D'abord scolarisé dans le lycée privé Saint-Jean-de-Béthune de Versailles, puis diplômé de l'IEP de Paris et docteur ès sciences économiques (soutenue en 1977, sa thèse s'intitule : *Espace national et déséquilibre monétaire*), il publie son premier roman aux Éditions du Seuil en 1972. Multipositionnel, doté de capitaux divers, bénéficiant, entre autres, du "réseau IEP Paris" et des solidarités socialistes, il accumule les positions de prestige, parfois simultanément. Il mène d'abord de front une quadruple carrière littéraire, universitaire, éditoriale et politico-administrative : d'abord maître de conférences à l'IEP de Paris (1975-1980) et à l'École Normale Supérieure (1977-1981), puis maître-assistant à l'Université de Paris I - Sorbonne (1978-1981), il devient concomitamment directeur littéraire aux Éditions Ramsay (1977-1981). Il intègre ensuite les cabinets de Jean-Pierre Cot et de Christian Nucci, Ministres de la Coopération et du Développement, en tant que « conseiller technique » (1981-1983). Il devient alors « conseiller culturel » auprès de la présidence de la République - sa tâche consiste essentiellement à rédiger les discours de François Mitterrand (1983-1985). À ce propos, on peut rappeler cette anecdote contenue dans un recueil de souvenirs publié au Seuil en 1993 (coll. Point Roman n° P11), symptomatiquement titré *Grand amour* : Erik Orsenna y relate son passage comme conseiller culturel auprès de la présidence de la République et expose notamment ses premiers contacts « difficiles » avec le chef de l'État : relégué dans une soupenne, frustré de ne jamais rencontrer le grand homme, il lui écrit un premier discours portant sur une question économique et l'orne d'artifices littéraires. François Mitterrand lui aurait alors renvoyé sa copie, annotée en rouge dans la marge de la mention suivante : « *Pour qui vous prenez-vous ? Pour qui me prenez-vous ?* ». On imagine sans peine la déception de « l'homme de lettres », ainsi ravalé au rang de vulgaire apprenti plumitif...

La nomination d'Erik Orsenna en 1985 comme maître des requêtes au Conseil d'État au tour dit « extérieur » se distingue de l'avancement des auditeurs énarques, puisqu'elle est prononcée discrétionnairement en Conseil des Ministres. En 1989, il entre également au Conseil supérieur de la langue française. En 1990, il devient enfin conseiller auprès de Roland Dumas, Ministre d'État puis des Affaires Étrangères, chargé spécialement des relations avec l'Afrique et le Maghreb. Parallèlement à ses fonctions au Conseil d'État qu'il continue d'exercer, et aux postes de Président International de la Mer, à la Corderie Royale de Rochefort, et de Président de l'École Nationale Supérieure du Paysage de Versailles, il poursuit sa carrière éditoriale, sans renoncer toutefois à une production littéraire commencée en 1972 : lauréat du Prix Roger Nimier en 1977, puis du prix Goncourt en 1988, toujours publié au Seuil, scénariste du film de Régis Wargnier *Indochine*, il est aussi directeur de la collection « Libres » chez Fayard. En mai 1998, il entre à l'Académie Française, où il reprend le fauteuil du commandant Jacques-Yves Cousteau. À noter enfin que l'écrivain, pourtant rarement signataire de manifestes, s'est distingué en paraphant la pétition « Pour une réforme de fond de la sécurité sociale » en décembre 1995, qui compte peu d'écrivains - ou d'agents connus essentiellement comme tels si l'on excepte Pascal Bruckner (mais rappelons qu'Erik Orsenna est (aussi) docteur en économie). Nouvelle indignation en 1997, avec la signature de l'appel du collectif « Écrivains et auteurs » contre la « loi Debré ».

En fait, tout prédispose le directeur littéraire de la maison de la rue Jacob à se reconnaître dans les dispositions sociales et littéraires de ces prétendants, raillant les prétentions esthétiques des auteurs du « Nouveau Roman ». À l'instar de ses « protégés », il ne dispose pas non plus des capitaux valorisés par l'avant-garde du champ littéraire de l'époque, comme l'atteste sa trajectoire sociale : né en 1911, second fils d'une famille bourgeoise (son père est médecin), d'origine provinciale (Bordeaux), il est titulaire d'une licence de droit mais n'a pas achevé son doctorat dans cette discipline. Catholique, marqué par le

surréalisme, il fait montre d'une grande précocité littéraire : fondateur et directeur (respectivement à 16 et 17 ans) de deux petites revues poétiques confidentielles à prétentions intellectuelles - *Abeilles et pensées* (1926), soutenue par un autre écrivain bordelais reconnu, François Mauriac, et *Les Cahiers du fleuve* (1927) où publient Joseph Delteil et Max Jacob -, animateur avec Robert Kanters de la revue *Jeunesse*, il publie dès 1930 quelques recueils de poèmes dans les *Cahiers du Sud*, tout en exerçant les fonctions de bibliothécaire à la Chambre de Commerce de Bordeaux, où il entre en 1936. Officier aux renseignements militaires en 1939, engagé dans la Résistance dès la fin de l'année 1940 (réseau Notre-Dame du colonel Rémy), il est arrêté une première fois en mars 1942 et relâché faute de preuve, puis une seconde fois en juin de la même année, avec son frère Pierre et une soixantaine d'autres résistants. Emprisonné à Fresnes pendant dix mois, il continue à écrire des poèmes ; cachés dans des paquets de linge renvoyés à sa famille, ils sont lus sur Radio Alger. Malgré les lettres de soutien de Jean Paulhan, Louis Aragon, Pierre Emmanuel et de Pierre Drieu La Rochelle, il est déporté au camp de Mathausen en mars 1943. Libéré en 1945, il accède au champ littéraire à la faveur de la publication la même année aux Éditions Seghers de ses *Poèmes de la nuit et du brouillard*, suivie par celle en 1947 aux Éditions du Seuil de deux récits où il témoigne de son expérience des camps, *On vous parle* et *Les Premiers jours*, rassemblés au sein d'un recueil unique, *Je vivrai l'amour des autres*. Salué par la critique (quoiqu'apparemment pas toujours « compris »), l'ouvrage reçoit le Prix Renaudot en 1947. Dans un champ littéraire et éditorial alors en pleine restructuration après les errements de l'Occupation et la modification des rapports des forces à la Libération⁵, Jean Cayrol bénéficie d'une légitimité acquise dans le combat contre l'occupant nazi⁶, mais aussi de prises de position littéraires et stylistiques assez « floues » pour apparaître consensuelles : « *Sans se déclarer ouvertement chrétienne, son œuvre manifeste assez d'inquiétude spirituelle pour satisfaire le clan catholique. Sans rompre tout à fait avec une certaine tradition romanesque, elle introduit une tonalité assez neuve pour qu'on la rapproche des expériences d'avant-garde qui s'annoncent à l'horizon littéraire* »⁷. Cette indétermination relative lui permet en 1949 d'être promu conseiller puis directeur littéraire aux Éditions du Seuil, fonction qu'il exercera pendant près de trente ans, en s'appuyant notamment sur la revue-collection *Écrire* qu'il dirige de 1956 à 1965⁸. La revue, dont la périodicité est irrégulière, rassemble de courts premiers textes en prose ou poétiques considérés par Jean Cayrol lui-même comme « *impublicables ailleurs, autrement condamnés à ne jamais voir le jour* »⁹, tous rédigés par des écrivains débutants inconnus, ayant

⁵ Sur cette période troublée et les ressorts, tant littéraires que politiques, des prises de position des écrivains, voir Sapiro (Gisèle), *La Guerre des écrivains (1940-1953)*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999.

⁶ Jean Cayrol cumule les décorations officielles célébrant son action pendant la guerre : il est officier de la Légion d'Honneur, Commandeur de l'Ordre National du Mérite, Croix de guerre 39-45, Médaille de la Résistance.

⁷ Forest (Philippe), *Histoire de Tel Quel (1960-1982)*, Paris, Seuil, 1995, p. 14.

⁸ « *Entre 1956 et 1965, Écrire paraîtra quinze fois, puis la revue se transformera en une collection de poche dirigée par Claude Durand : des écrivains célèbres - Barthes, Nourissier ou Duras, par exemple - y présenteront l'œuvre de jeunes débutants* » (ibid.).

⁹ Dans le premier numéro de la revue, Cayrol, « *lecteur de salut public* » tel qu'il se proclame lui-même, présente ainsi son projet : « *Pré-littérature, littérature en formation, littérature verte, encore désordonnée, avec des scories, ce timide gravier qui grince entre les phrases, entre les pensées, composée parfois avec des miettes, des reliefs de lecture, d'effusion, dans laquelle l'écrivain-né fait son or, son magot, sa magie près d'un feu qui n'attend pas* ». (Cayrol (Jean). « Le coin de table », in *Écrire*, n° 1, 1956).

pour la plupart moins de 25 ans. Très rapidement, les manuscrits de jeunes auteurs affluent par centaines. Mais il s'agit donc aussi d'un « coup » éditorial, qui marque (au double sens du terme) durablement la position de la maison de la rue Jacob au sein du champ littéraire, jusqu'à devenir l'emblème de la maison d'édition : à la suite de Jean Cayrol¹⁰ - qui retrouve chez les jeunes auteurs qu'il publie sa propre précocité littéraire -, tous les éditeurs parisiens d'importance, commercialement sommés de s'intéresser à cette nouvelle « niche » de la « jeunesse prometteuse », partent « à la pêche » aux talents méconnus et peut-être injustement dédaignés, en lançant à leur tour revues et collections spécifiques, ouvertes à ce que la critique littéraire qualifie à l'époque de « jeune littérature »¹¹.

S'instaure alors entre l'éditeur généreux mais exigeant, empathique mais désintéressé, et les jeunes prétendants un cycle d'échanges et de services, fondés sur la collusion d'intérêts réciproques bien compris et parfaitement ajustés, même s'il n'est évidemment pas construit et vécu *ex ante* sur ce mode par les acteurs qui s'y engagent. Jean Cayrol lui-même vend la mèche dans le texte-manifeste qu'il publie en préambule du premier numéro d'*Écrire* : il veut être ce « *lecteur qui n'engage pas les hostilités avec un auteur désarmé, mais qui accepte de s'appuyer sur lui pour retrouver aide et confiance dans ses propres rêves et dans ses propres aspirations* »¹². Les épigones de l'éditeur érigent, en effet, leur découvreur en véritable père spirituel d'un « groupe » d'écrivains définis par un point commun : ils doivent beaucoup (sinon « tout ») à cet homme qui les a sortis de « rien ». Nombreux sont ceux, à l'instar de Philippe Sollers, Michel Braudeau, Claude Durand ou Jean-Marc Roberts, qui ne lui doivent pas seulement leur première publication, mais aussi la sécurité matérielle que procure un poste de conseiller ou de directeur littéraire aux Éditions du Seuil, où ils font leurs premières armes avant d'occuper des fonctions plus prestigieuses dans l'espace éditorial. Célébrant ponctuellement dans des tribunes diverses, la figure du grand éditeur désintéressé, tous font allégeance à Jean Cayrol, et demeurent en général fidèles aux Éditions du Seuil comme éditeur, sinon exclusif, du moins principal (cette posture est d'autant plus remarquable qu'elle est relativement rare dans un univers où les flux sont importants d'une maison à l'autre).

Les jeunes écrivains ne manquent donc jamais une occasion de témoigner leur solidarité affective et leur reconnaissance à cet homme providentiel et « *désintéressé* » (l'épithète est de Philippe Sollers) qui les a sortis de l'anonymat, les a distingués et leur a offert une (première) tribune. Dans les années

¹⁰ Si Jean Cayrol n'a pas inauguré cette stratégie - Julliard avait ainsi lancé dès 1954 une jeune inconnue du nom de Françoise Sagan avec son premier roman, *Bonjour tristesse* -, il parvient en tous cas à l'élargir et à la systématiser. Il faut aussi rappeler que le courant surréaliste - qui a influencé Jean Cayrol à ses débuts - a probablement été le mouvement d'avant-garde qui a le plus célébré la « jeunesse » : l'encouragement donné par les aînés aux jeunes poètes a souvent fait figure pour les élus d'« autorisation à écrire ». Cette posture a notamment été tenue à maintes reprises par André Breton - dont on se souvient qu'il attribuait des notes aux surréalistes suivant un barème scolaire, excluant de manière retentissante dans les Manifestes les « fautifs », les « récalcitrants » et autres « renégats » -, même si l'auteur de *L'Amour fou* ne disposait pas du même pouvoir éditorial que Jean Cayrol pour intercéder en faveur des apprentis écrivains. Voir Bandier (Norbert), *Sociologie du surréalisme 1924-1929*, Paris, La Dispute, 1999.

¹¹ On peut ainsi citer « Jeune prose » puis « Le Chemin », dirigées par Georges Lambrichs chez Gallimard, « Les chemins de l'écriture » par Dominique Fernandez chez Grasset, les nouvelles « Lettres nouvelles » par Maurice Nadeau, toutes nées au milieu des années 1950.

¹² Cayrol (Jean), « Le coin de table », art. préc.

1960-1970, c'est uniquement à la figure prophétique¹³ du Cayrol éditeur (et non au Cayrol écrivain) que ses « fils » (ainsi qu'ils se plaisent eux-mêmes à se définir) vouent un véritable culte. Mêlant indissociablement célébration de l'éditeur et autocébration, ils entreprennent de construire la représentation charismatique du « *découvreur généreux de talents* » - l'expression est également de Philippe Sollers - dans la juste mesure où le principal talent de Jean Cayrol a été de découvrir le leur.

Certains « poulains » de Jean Cayrol - Philippe Sollers au premier chef - réussissent progressivement, une fois édités, à imposer leurs capitaux et bénéficient d'une réputation grandissante d'« intellectuels d'avant-gardes » : ils sont en tous cas certifiés comme tels, au moins dans un premier temps, par des intellectuels plus légitimes, comme François Mauriac, Louis Aragon, Roland Barthes, Jacques Derrida, Jacques Lacan ou encore Michel Foucault. Convertissant en outre leurs prétentions théoriques et esthétiques « par défaut » en prises de position explicitement politiques dans le champ intellectuel de l'époque, ils drainent un capital social hérité et acquis de plus en plus étendu¹⁴ : nombre d'entre eux obtiennent ainsi des prix prestigieux qui consacrent habituellement les « avant-gardes » (Philippe Sollers obtient le Prix Médicis en 1961 - alors qu'il n'a que 25 ans -, tandis que Claude Durand et Michel Braudeau le reçoivent respectivement en 1979 et en 1985 ; Philippe Sollers et Jean-Marc Roberts sont par ailleurs distingués par le Fénéon) et/ou leur assurent un plus large public (Didier Decoin obtient le Prix Goncourt¹⁵ en 1977, tandis qu'Erik Orsenna en est le lauréat 1988 ; Jean-Marc Roberts obtient le Renaudot en 1979).

Jean Cayrol ne s'y trompe pas qui reconnaît les siens : servant les « jeunes »¹⁶ en se servant, valorisant la facture toute classique de la prose de ses nouvelles recrues, inventant pour elles de nouvelles positions dans l'espace éditorial et, plus généralement, dans le champ littéraire, lançant en 1960 avec Philippe Sollers la revue *Tel Quel*¹⁷, il réussit aussi un double « coup »¹⁸ symbolique : coup médiatique de la « découverte » éditoriale et du lancement d'une « nouvelle avant-garde », il s'agit aussi d'un « coup professionnel » : le quinquagénaire trouve dans cette rencontre enchantée l'opportunité de défendre ses propres capitaux dévalués et tente de combler son déficit de légitimité initiale. Le directeur littéraire s'appuie ainsi sur cette alliance valorisante avec de

¹³ Sur cette question, voir Gaïti (Brigitte), *De Gaulle, prophète de la Vème République*, Paris, Presses de Science Po, 1998.

¹⁴ Voir Pinto (Louis), « Tel Quel. Au sujet des intellectuels de parodie », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 89, septembre 1991, pp. 66-77.

¹⁵ Voir Ducas (Sylvie), *La Reconnaissance littéraire. Littérature et prix littéraires : les exemples du Goncourt et du Femina*, thèse d'histoire de la littérature, Université Paris VII - Jussieu, 1998.

¹⁶ Dans une récente interview télévisée réalisée à l'occasion d'un portrait de son « maître » (cf. *infra*), Jean-Marc Roberts souligne : « *Je n'ai jamais connu quelqu'un qui aimait autant la jeunesse et qui détestait autant la vieillesse. Les gens qu'il aimait étaient tous jeunes, les gens qu'il n'aimait pas étaient tous vieux* » (*Un siècle d'écrivains*, 23 novembre 2000). Tout se passe effectivement comme si Jean Cayrol « jouait » en permanence, dans l'aide constante apportée aux « jeunes » écrivains, sa propre précocité littéraire et les soutiens dont il a pu lui-même bénéficier lors de son entrée adolescente dans la carrière des lettres.

¹⁷ En janvier 1960, le premier comité de rédaction de la revue éditée par le Seuil rassemble, outre Philippe Sollers, cinq autres jeunes écrivains : Jean-Edern Hallier, Jacques Coudol, Jean-René Huguenin, Renaud Matignon et Fernand du Boisrouvray.

¹⁸ Au sens que Michel Dobry donne à ce terme : « *acte qui affecte les attentes et les représentations que se font de la situation les différents acteurs et qui affecte ce que Goffman appelle leur 'situation existentielle', c'est-à-dire les rapports entre les acteurs et leur environnement* » (*Sociologie des crises politiques - Dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des sciences Politiques, 1986, p. 21).

jeunes auteurs rapidement promus au rang d'avant-garde pour promouvoir et conforter sa propre position dans le champ éditorial.

La fortune de cette stratégie¹⁹, fondée sur un jeu complexe de transactions matérielles et symboliques entre l'éditeur et ce groupe de prétendants à l'entrée dans le champ littéraire, est indéniable : salué comme écrivain par Roland Barthes lié au groupe *Tel Quel*, bénéficiant d'une notoriété élargie (même si sa « discrétion » est régulièrement louée par ses « disciples ») et d'une réputation d'intégrité, de sérieux et de désintéressement orchestrée par ses « apôtres », Jean Cayrol devient une figure de référence dans le microcosme littéraire parisien des années 1960-1970. Respecté par ses pairs, régulièrement cité en modèle par les anciens éditeurs (plutôt adeptes des postures classiques d'écriture) comme par les prétendants à ces positions²⁰, le directeur littéraire de la maison de la rue Jacob accumule les distinctions honorifiques, relativement extérieures au champ littéraire (il reçoit ainsi le Prix littéraire Prince de Monaco en 1968 pour l'ensemble de son œuvre et le Grand Prix littéraire de la ville de Bordeaux en 1975), mais surtout la consécration que seules les instances du champ littéraire peuvent accorder : distingué par le Grand Prix National des Lettres en 1984, il entre à l'Académie Goncourt, avant d'en devenir le Secrétaire général et d'accéder enfin à l'honorariat (Didier Decoin lui succédera d'ailleurs au Secrétariat général en 1995).

Toutes les conditions sont dès lors réunies pour que le mythe fonctionne comme une prophétie auto-réalisatrice, entendue au sens premier de mise en légende, de représentation collective, portée, transmise et amplifiée par un groupe défendant des intérêts spécifiques, perpétuant en l'espèce la figure du « grand homme » caractérisé par le désintéressement. Il ne s'agit évidemment pas en effet de nier que Jean Cayrol ait permis l'émergence de « nouveaux » auteurs, qui ont réussi à imposer, à la faveur de conditions favorables, de « nouveaux » capitaux qui apparaissaient illégitimes dans un état antérieur du champ.

Philippe Joyaux, dit Sollers²¹, fondateur en 1960 de la revue *Tel Quel*²² aux Éditions du Seuil, directeur depuis 1982 de la collection L'Infini chez

¹⁹ Sur la part du calcul conscient dans les stratégies objectives que l'on peut repérer lors de l'analyse, on peut rappeler avec Louis Pinto que « *le langage sociologique de la 'stratégie', indispensable pour rendre compte de la cohérence objective, sinon subjective des pratiques, fait courir le risque, quand on oublie ses conditions d'emploi, d'attribuer aux agents une sorte de sens infaillible de la situation qui est évidemment exceptionnel* » (« *Tel Quel...* », art. préc., p. 74).

²⁰ « *Apprendre à regarder les choses et les gens d'un 'œil sauvage', à lire un texte sur l'endroit et sur l'envers, à distinguer une image qui chante juste de celles qui heurtent la rétine ou le tympan, ce savoir-faire il nous l'a transmis pour la vie. À ceux qui l'ont reçu de le transmettre avec la même prodigalité* » (Claude Durand, PDG de Fayard) ; « *J'ai compris avec lui qu'être éditeur repose sur le goût d'une personne, loin des comités de lecture* » (Jean-Marc Roberts, directeur littéraire au Seuil puis chez Fayard) ; « *Plus tard, j'ai toujours essayé d'observer sa règle qui est d'être ouvert à l'étranger, à ce qui est différent, et j'ai tâché de l'appliquer à la critique* » (Michel Braudeau, ancien critique littéraire au *Monde*) ; tous trois écrivains, découverts par Jean Cayrol, sont cités dans l'hommage de Philippe Sollers à l'éditeur-écrivain, publié en 1997 dans *Le Nouvel Observateur* (cf. *infra*).

²¹ Voir les biographies de Philippe Forest (*Philippe Sollers*, Paris, Seuil, coll. Les Contemporains, 1992) et de Catherine Clément (*Philippe Sollers*, Paris, Julliard, 1995) et, dans un autre registre, celle de la consécration de l'auteur de *Logiques, Théorie d'ensemble et Nombres* (1968) : Sollers écrivain, par son ami Roland Barthes (Seuil, 1979). Cf. *infra* note 27.

²² Voir Forest (Philippe), *Histoire de Tel Quel*, *op. cit.*

Gallimard²³ où il est lui-même publié, apparaît comme un idéal-type de la posture précédemment décrite : né en 1936, fils d'un gros industriel et de l'héritière d'un champion du monde d'escrime devenu propriétaire d'une écurie de courses, natif comme Jean Cayrol de Bordeaux, il effectue sa scolarité secondaire au lycée Montesquieu et au lycée Montaigne jusqu'en 1952, avant d'intégrer l'année suivante l'école Sainte-Geneviève de Versailles, prestigieux internat jésuite, d'où il est renvoyé pour « indiscipline et lecture de livres défendus ». Au milieu des années 1950, le jeune étudiant de l'École Supérieure des Sciences Economiques et Commerciales de Paris (ESSEC)²⁴ que ses parents destinent à la reprise de l'entreprise familiale, est surtout un grand admirateur de Lautréamont, de Bataille et des surréalistes. Il assiste aux conférences de Francis Ponge à l'Alliance Française de Paris et se lie d'amitié avec l'auteur du *Parti pris des choses*. À cet âge des commencements, il se réclame - sans succès, à l'instar de Jean Cayrol - du « Nouveau Roman »²⁵ ; en l'état de ses ressources et des critères d'excellence promus par le champ de l'époque, l'essor de sa carrière apparaît difficile. Il vend lui-même la mèche dans un article hagiographique qu'il signe en 1997 dans *Le Nouvel Observateur* (16-22.01.1997).

L'article, contribution exemplaire de la communauté charismatique²⁶ à la construction du mythe éditorial et littéraire, est intitulé sobrement « *Jean Cayrol, le guetteur de nuit* ». Il comporte deux encarts : le premier, titré « *Une vie exemplaire* », fournit quelques indications biographiques sur l'éditeur-écrivain, valorisant l'échec des prétentions universitaires : Jean Cayrol n'a pas, en effet, mené son doctorat de droit jusqu'à son terme. Le second encart, intitulé « *Les enfants de Jean Cayrol : portraits croisés du 'patron'* », rassemble et orchestre les témoignages enchantés d'écrivains reconnaissants, « découverts » par Jean Cayrol à une époque où le champ littéraire ne valorisait pas les capitaux dont ils étaient détenteurs. Ainsi s'exprime Philippe Sollers, interrogé et célébré par lui-même : « *Après-guerre, il était très difficile d'entrer dans le monde littéraire. À part Jérôme Lindon, Jean Cayrol était le seul éditeur qui proposait à un jeune écrivain de publier un court texte sous forme de livre, pour harponner de jeunes talents. Il était l'influx nerveux qui passait dans l'édition. Rapidement, il m'a donné envie de créer une revue. [...] C'était une sorte de marginal inspiré [...] Il a exercé sur moi une forte influence morale* ». De fait, c'est Jean Cayrol qui, le premier, dans un contexte familial difficile pour le jeune auteur, a, au double sens du terme,

²³ En 1982, Philippe Sollers quitte les Éditions du Seuil pour Gallimard, où il publie désormais l'essentiel de ses romans (certains écrits, notamment des essais, continuent néanmoins de paraître au Seuil). La revue *Tel Quel* disparaît, pour renaître sous la forme de *L'Infini*, d'abord chez Denoël, puis chez l'éditeur de la rue Sébastien Bottin.

²⁴ Philippe Sollers, dissipé et fort peu assidu, n'obtiendra pas son diplôme à l'issue des trois années de scolarité.

²⁵ Faute d'obtenir la reconnaissance attendue, Philippe Sollers rompt définitivement avec le Nouveau Roman en 1964, alors que *Tel Quel* - qui avait pourtant consacré ses premiers numéros à ce mouvement littéraire -, se situant à la confluence du marxisme, de la psychanalyse et de la philosophie, commence à être consacrée par les avant-gardes : Roland Barthes, Roman Jakobson, Jacques Derrida et Jacques Lacan donnent leurs premiers articles à la revue.

²⁶ À la suite des analyses développées par Max Weber dans *Economie et société*, Ian Kershaw précise que « *l'autorité charismatique* repose sur l'héroïsme et la grandeur qu'un groupe d'adeptes attribue à un 'chef' proclamé qui s'estime investi d'une 'mission' ». Il souligne que la relation que la « communauté charismatique » entretient avec le « chef » est déterminée « *par des liens de fidélité personnelle de nature archaïque et quasi féodale découlant de [la] reconnaissance [des adeptes] de sa 'mission' et de ses 'exploits'* » ; « *dépendant directement de leur soutien* », le « 'chef' leur [manifeste] la même fidélité » (Hitler. *Essai sur le charisme en politique*, Paris, Gallimard, 1995, p. 27 et 30).

autorisé Joyaux - auto-rebaptisé pour l'occasion Sollers²⁷ - à publier, en livrant en octobre 1957 son premier texte, *Le Défi*, dans le troisième numéro de la revue *Écrire*, texte salué par François Mauriac et qui obtiendra le prix Félix-Fénéon en mars 1958.

À la lettre datée du 14 décembre 1956 qu'envoie le jeune Philippe Joyaux, encore inconnu, à Jean Cayrol dans la revue duquel il espère publier son premier texte, l'éditeur répondra prestement et favorablement, lui accordant un entretien début janvier 1957, avec à la clé la signature d'un contrat et la publication du *Défi* :

« Parmi les raisons que j'ai de vous écrire, il me plaît de choisir celle-ci, la plus insignifiante : j'ai 20 ans et je suis bordelais. Bon, direz-vous, mais qu'y-a-t-il là qui justifie cette indiscretion ? Hélas, j'ai ce malheur de n'être pas froissé avec la littérature et d'avoir contre moi un informe (mais court !) manuscrit dont j'aimerais savoir les faiblesses.

J'en viens à l'important : mon envie de vous connaître. Et je vous prie bien profondément de ne voir en elle nulle habileté... Si, au risque de ce doute, je vous assure que vos poèmes - et cet admirable cri de Nuit et Brouillard - sont pour moi d'une matière très précieuse et très intime, vous pouvez m'en croire sans sourire. Bien entendu, il serait inélégant de feindre d'ignorer qu'"Écrire" est une tentation. Ne voyez pourtant nulle obstination, nulle mesquinerie dans cette lettre. Avant tout, il me semble que j'ai grand besoin de sympathie ou, à défaut, de conseils. Oserai-je me recommander de M. François Mauriac qui me fait l'honneur de me connaître ? Je crains que cela ne fasse un peu trop 'terroir'. Mais souvenez-vous d'Abeilles et Pensées »²⁸.

Le jeune auteur témoigne dans cette lettre tant d'une connaissance certaine du champ littéraire et de son fonctionnement que d'une réelle maîtrise pratique du jeu et on ne peut que reprendre ici le commentaire de Philippe Forest : *« Le jeune Joyaux ne néglige d'avoir recours à aucun argument : de l'évocation des solidarités régionales jusqu'à la discrète flatterie, tout cela culminant en un appel du jeune homme à l'adulte, le premier n'invitant le second à se souvenir de ses propres débuts dans la carrière des lettres que pour mieux faciliter les siens : tout comme Joyaux vient de rendre visite à François Mauriac dans sa demeure de Malagar, Jean Cayrol, du temps qu'il dirigeait la revue Abeilles et Pensées, avait obtenu le soutien du prestigieux romancier bordelais »*. Homologies de dispositions (sinon encore de positions), affinités électives, le ton des futurs échanges entre les deux hommes est d'emblée donné, toujours fondé sur des intérêts réciproques bien compris.

On trouve la même célébration de Jean Cayrol chez Erik Orsenna, interrogé par Philippe Sollers : *« Le Nouveau Roman faisait régner un certain terrorisme, mais Cayrol m'a donné la force de vraiment raconter des histoires et d'écrire exactement ce que je voulais, sans me soucier de la théorie. J'ai envers lui une dette joyeusement infinie »*.

Dans le registre de la révélation, Jean-Marc Roberts va jusqu'à revendiquer la sacralisation et le fétichisme, espérant ardemment que le côtoiement quotidien avec des objets qui ont appartenu au grand homme puisse

²⁷ Lors de la décision de publication du *Défi* en 1957, Philippe Joyaux est encore mineur - la majorité légale à l'époque est fixée à 21 ans - et ne peut donc seul signer son contrat d'édition. Face au refus de la mère de l'apprenti-écrivain d'autoriser la parution du texte, Jean Cayrol n'a d'autre choix que de demander à son protégé d'adopter un pseudonyme. Le jeune homme y avait déjà réfléchi, il choisit modestement celui de Philippe Sollers : du latin *sollus* et *ars*, soit « tout entier art »... Voir Forest (Philippe), *Histoire de Tel Quel*, *op. cit.*, p. 19.

²⁸ Sollers (Philippe), cité dans Forest (Philippe), *Histoire de Tel Quel*, *op. cit.*, p. 18.

aujourd'hui inspirer les choix éditoriaux qu'il est lui-même désormais amené à opérer : « *Je suis imprégné de Cayrol. L'année de mes 17 ans, lorsqu'il a publié mon premier texte, j'ai senti que j'appartenais à cette famille-là. [...] Il me conseillait d'écrire moins et moins vite, et de ne pas m'encombrer de lectures. Il m'a appris [...] à me foutre du regard des autres. [...] Quand il a pris sa retraite, il m'a fait entrer au Seuil. J'ai occupé seize ans son bureau, je n'ai rien voulu changer : j'ai gardé son fauteuil, sa lampe. Je regrette encore aujourd'hui de ne pas avoir travaillé à ses côtés* ».

L'aveu de Michel Braudeau apparaît peut-être plus explicite encore quant au pouvoir de certification et de consécration acquis par Jean Cayrol face aux auteurs et aux éditeurs du « Nouveau Roman » : « *Cayrol n'a jamais exercé auprès d'aucun d'entre nous de véritable autorité. On procédait plus par imitation que par obéissance. [...] Il m'a donné confiance. S'il ne m'avait pas découvert, devenir écrivain m'aurait sans doute pris dix années de plus. Or je suis sorti de son bureau à 18 ans avec un contrat signé. Cayrol me donnait ainsi un diplôme, un brevet d'auteur bien plus important que le baccalauréat. Après cela, on se sentait le droit d'écrire...* ». Pour ces apprentis très précoces et jusqu'alors inconnus, l'autorisation d'écrire - symbolique et matérielle -, *i.e.* le « droit d'entrée »²⁹ dans le champ littéraire, délivrés par Jean Cayrol en dépit du handicap associé à la jeunesse et à un faible capital culturel (notamment scolaire) par les canons avant-gardistes de l'époque, ouvraient en effet une opportunité inestimable.

La fabrique du « grand écrivain »

Depuis les années 1990, l'entreprise de mythification de la personnalité éditoriale de Jean Cayrol s'est enrichie d'un second axe : les « enfants de Cayrol » (outre l'usage de l'expression par Philippe Sollers, les écrivains qui témoignent valorisent le « nous » au-delà de leurs dissemblances) cherchent dorénavant à réhabiliter les « qualités littéraires » et la « modernité » du Cayrol écrivain, demeuré jusqu'alors, sinon confidentiel (il a reçu de nombreux prix littéraires), du moins « incompris », tant ses fonctions éditoriales tendaient à occulter une activité auctoriale pourtant continue. Jean Cayrol n'apparaît plus seulement comme « *la figure éditoriale la plus féconde et la plus novatrice des années 50-60* », il serait aussi « *l'un des auteurs français les plus importants de la seconde moitié du siècle* » (l'appréciation est de Claude Durand, actuel PDG de Fayard, écrivain « découvert » par l'éditeur en 1965³⁰, mais on la retrouve chez Philippe Sollers, qui estime que *Lazare parmi nous* de Jean Cayrol mérite de figurer dans le trio de tête des « *grands livres français du siècle* », à côté du *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline et de *La Nausée* de Jean-Paul Sartre). À leur tour, les « fils » « (re)découvrent », près de cinquante ans après, l'œuvre et le talent méconnu du « père » : le *gate-keeper* se trouve ainsi consacré littérairement par ceux qu'il a introduits dans le champ.

Philippe Sollers lui-même avait commencé ainsi son article : « *On ne connaît pas suffisamment Jean Cayrol, le poète, le romancier bouleversant, [...]*

²⁹ Sur cette question, voir Bourdieu (Pierre), *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 2001, notamment p. 91 et s.

³⁰ En définitive plus (pré)disposé au commerce qu'à la littérature, le lauréat pourtant « prometteur » du prestigieux prix Médicis 1979, rapidement retombé dans l'oubli, trahit dans cette déclaration faite à Philippe Sollers le ressentiment des prétentions littéraires déçues, balayant d'un revers de main la novation introduite par le courant du Nouveau Roman auquel il s'est pourtant essayé, sans succès.

l'homme habité par une expérience dont tout le monde se croit capable de parler sans pouvoir en imaginer l'abîme physique : celle des camps nazis de la mort ». Évoquant le texte qui accompagne les images du film d'Alain Resnais *Nuit et brouillard*, il écrit : « *On croit rêver, mais on ne rêve pas, puisque c'est seulement aujourd'hui, en 1997, que je peux lire les mots de cette voix inoubliable. [...] C'est un psaume [...] [où] tout est dit avec l'intériorité brûlante d'une méditation de Pascal. [...] Ce que Cayrol propose [en 1949], c'est un 'art lazaréen'³¹, un art qui soit à la mesure d'un temps nouveau, sans précédent, [...] un art mystérieux, [...], subtil* ».

À l'origine de cette hagiographie publiée dans *Le Nouvel Observateur*, se trouve un premier contre-don : l'éloge accompagne, en effet, la première publication par Erik Orsenna, dans la collection « Libres » qu'il dirige chez Fayard, du texte écrit par Jean Cayrol en 1956 pour illustrer les images du film d'Alain Resnais *Nuit et brouillard*, commandé par le Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale à l'occasion du dixième anniversaire de la libération des camps nazis. En annexe de ce commentaire, on trouve un autre texte de Jean Cayrol, paru en 1949, sur le « *romanesque lazaréen* ». La boucle est définitivement bouclée : l'un des « fils », devenu éditeur, publie à son tour le texte de son découvreur inspiré et ses « frères » lui prêtent collectivement main-forte pour saluer l'événement.

En novembre 2000, le volet de l'émission de Bernard Rapp diffusée sur France 3, « Un siècle d'écrivains », consacré à Jean Cayrol³², semble participer du même processus : c'est le Cayrol écrivain qui fait l'objet de tous les louanges pour son œuvre « méconnue »³³. Philippe Sollers et Jean-Marc Roberts, devenus eux-mêmes éditeurs, y témoignent tous deux de l'apport littéraire du « père ».

En un ultime contre-don au père canonisé, les « enfants de Cayrol », qui se reconnaissent tant comme les fils de l'éditeur de génie(s) que de l'écrivain « inclassable », héros de la Résistance, déporté, rescapé des camps, saint-et-martyr, réconcilient dans un même élan les deux facettes de l'une des personnalités les plus marquantes du champ éditorial des années 1950-1970.

³¹ Philippe Sollers fait ici référence à l'ouvrage *Lazare parmi nous* de Jean Cayrol (Seuil, 1950) et au texte « *Pour un romanesque lazaréen* » (1949).

³² Le reportage diffusé le 23 novembre 2000 a été réalisé par J.-L. Alpigiano et J. Loiseleux.

³³ Bernard Rapp évoque en ouverture de l'émission la « *juste et tardive reconnaissance* » de l'auteur de *Je vivrai l'amour des autres* et la conclut en conviant les téléspectateurs « *à découvrir ou à redécouvrir peut-être cette œuvre magnifique* ».